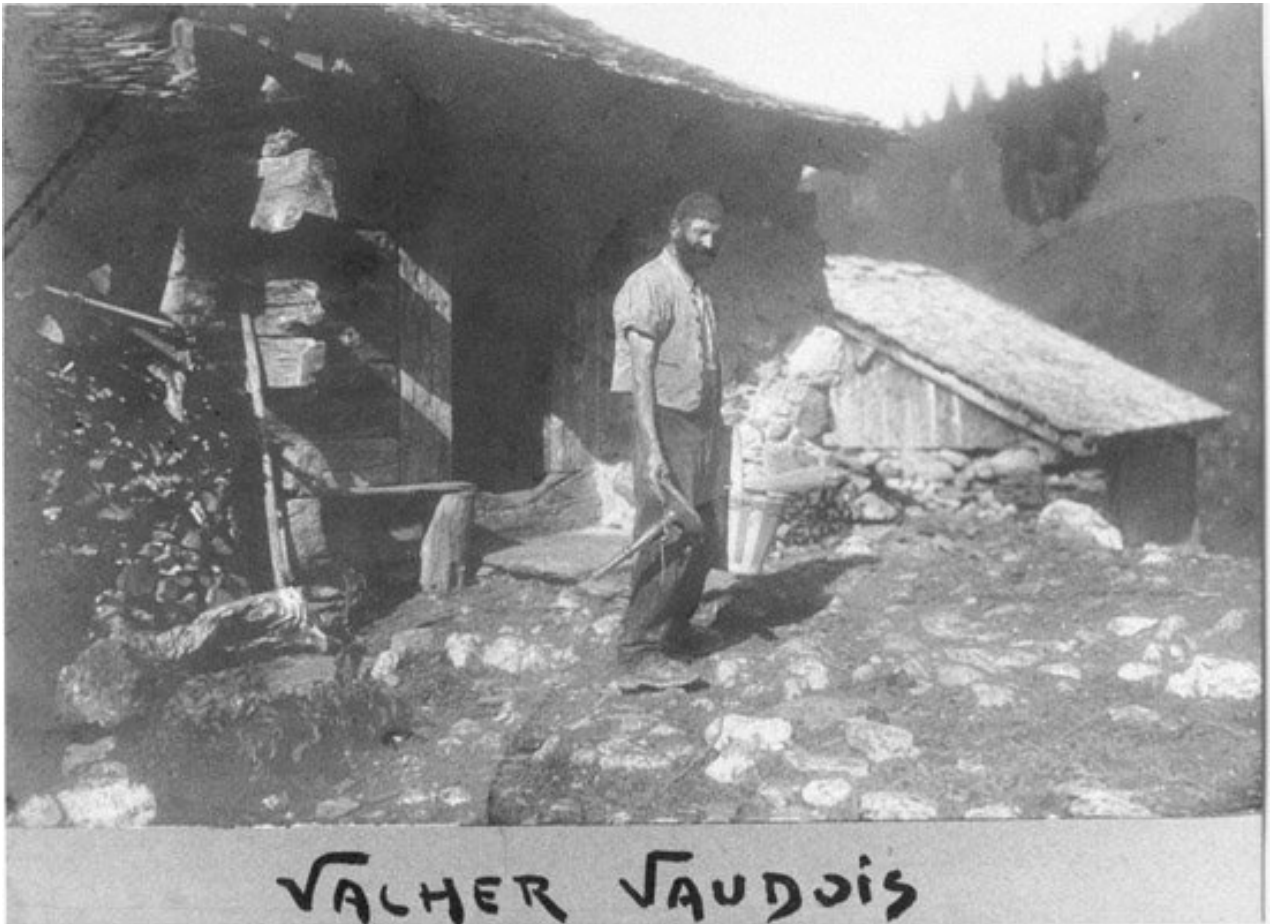


## Lui, le dernier



Lui le dernier de la famille qui a bien voulu reprendre le petit alpage qu'on a dans la montagne. Un chalet ancien mais médiocre, une remise à proximité, qui sert aussi à entreposer les fromages, c'est-à-dire faisant office de cave.

Il est resté célibataire. Il est grand. Il est simple. Et là-haut, en saison, il porte toujours le mandzon, sans chemise. Et quand il fait plus froid, et qu'il a mis la chemise, il a les manches retroussées au-dessus du coude. Un pantalon noir, de grand souliers et sur la tête le capet traditionnel des fruitiers. C'est le plus simple équipage.

Mais lui n'est pas que fruitier, il est aussi propriétaire. Il est fromager. Et il le reste seul, car il n'a pas beaucoup de vaches, celles qui lui appartiennent, dix, pas plus. D'ailleurs l'alpage est petit et il n'aurait convenu d'aucune manière à des êtres plus ambitieux que lui.

C'est un peu le pauvre de la famille, lui, le simple. On le met là-haut d'où il ne bouge pas de quatre mois. La solitude malgré tout ne lui pèse pas. Il a l'habitude. De son célibat il s'est contenté. Il ne sait pas y faire avec les dames, comme tant d'autres de son type. Il préfère rester seul. Il se parle à lui-même. Il parle aussi aux vaches et aux jeunes bêtes qu'il connaît si bien. Ce monde-là,

c'est le sien. Connue depuis toujours. Et en lequel il restera jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus fromager ou marcher.

Fromager, c'est un bien grand mot. Avec dix vaches et donc peu de lait, il n'arrive pas à faire un fromage. Alors il en fait des petits, des tommes qu'on les appelle, qui sont des pâtes molles. Un marchand vient les chercher une ou deux fois par semaine. Des fois, il les loupe. Alors il lui dit, à son marchand :

- Cette semaine j'ai que la moitié, le reste je l'ai jeté dans la laisine.

La laisine, c'est une crevasse qu'il y a derrière le chalet. Et lui, il y met tout, les tommes qu'il loupe, les déchets de sa cuisine, et même parfois des objets, comme des fourchettes dont l'une des dents est cassée, des tasses brisées, des verres de bouteille dont on ne sait plus que faire, et même les vieux bidons quand ils ont un trou et qu'on ne peut plus les servir. Alors, ces bidons, il les met dans la laisine. Et on les retrouve là-bas tout rouillés des décennies plus tard encore parmi les orties qui poussent au fond de la laisine. Un siècle et ils auront disparu. Pour le verre, c'est sans importance. Ça n'a pas d'incidence sur la nature dont il est tiré, par ailleurs. Et puis cette laisine, derrière le chalet, elle peut être dangereuse pour le bétail, c'est mieux encore si on la bouche, n'est-ce pas ? Il l'a enclosée d'ailleurs d'un barbelé pour justement pas que le bétail n'aille s'y perdre. Encore que celui-ci ait un sens inouï des dangers de la montagne, et s'y retrouve même au cœur des nuits les plus sombres alors que lui, dans la petite chambre qu'il a à l'arrière de la cuisine où il fabrique, car le chalet n'a qu'un étage, il entend les sonnailles, et que le bruit régulier de celles-ci, le rassure. Il aime ce monde.

Il en vit. On ne vient pas le trouver souvent. Il s'y est habitué. C'est le dernier de la famille, non pas un crevon, mais un être un peu simple, dont on ne savait pas trop que faire. Alors voyez, il a repris la montagne. Et toute la belle saison on le retrouve là, près de son petit chalet.

Il n'y demande rien à personne. Il va son chemin. Le soir, il s'assied sur la planche qu'il a mise devant le chalet, posée sur deux troncs. Il bourre sa pipe. Il fume tout en regardant le paysage. Il le connaît si bien. C'est le sien, depuis tant d'années. Il sait chaque courbe, chaque ondulation, chaque irrégularité. Il connaît chaque chalet que l'on voit d'ici et qui y habite. Il connaît aussi les couleurs du monde qu'il habite, celles du matin ou celles du soir, celles-ci qu'il peut regarder le mieux alors que le soleil se couche et que lui il a terminé son ouvrage. C'est le bon moment, juste avant qu'il n'aille dormir dans sa petite chambre. Ces minutes où l'on philosophe, où l'on s'interroge sur sa vie. Et sur celle des autres, bien entendu, qui semblent plus grandioses parfois, mais dans le fond, qui sait ce qu'est une belle vie ? Celle déjà où l'on ne s'ennuie jamais. Et lui, ici, il n'en a pas le temps. Il faut rapercher, traire, et puis fabriquer. Et l'après-midi, il va contrôler les barrières, remplir les bassins qu'il y a ici sur la montagne et que des sources alimentent pour la plupart, et surtout il fait son bois. Il déguille de vieilles chottes. Il les choisit pas trop grosses, autrement c'est

l'enfer, et il en vient à bout à la scie et à la hache. Et avec une chotte, il a du bois au moins pour la moitié de la saison.

Il ne parle que peu, quand des gens viennent le trouver, sa famille. Il n'a plus l'habitude de converser. Et puis aussi, quand on s'adresse aux bêtes avec lesquelles on trouve ses mots, plus tard, avec les hommes, qui sont si compliqués, et ils le deviennent plus encore de rester toujours dans les bas, il ne trouve plus rien à leur dire ni à exprimer. Et puis surtout les idées, avec eux, il ne les a pas. Alors il préfère les laisser parler, qui ont toujours quelque chose à raconter. Et qui se prononcent même sur son monde à lui qu'ils voient en passant et qu'ils ne connaissent pas en profondeur. Tandis que lui, ce même monde, et depuis longtemps déjà, il l'a dans le sang. Qu'il le comprend. Qu'il appréhende mieux que personne le temps de son monde à lui, qu'il l'habite. Qu'il en sait jusqu'à la plus petite des parcelles. Ils sont superficiels, eux, qu'il se dit, tandis que moi, j'y peux rien, c'est ainsi, je suis tout en profondeur. Que je ressens les choses jusqu'au tréfonds de moi-même. Que même la matière, je crois qu'elle vit, la matière, je la comprends. La matière et ses particules.

C'est un être bizarre, parce que justement il comprend ces choses. Ces choses qui sont plus importantes à ses yeux que tout le reste. Et quand il doit les quitter après les quatre mois où il a été ici, et bien il souffre. C'est comme si on l'amputait d'un membre. Il n'a plus son équilibre qu'il ne retrouve pas pendant les huit mois qu'il passe en bas, au domaine, et qu'il ne remet la main dessus qu'à la prochaine saison, quand il est remonté, quand il a renoué avec sa solitude. Et que le soir, assis sur son banc, il peut à nouveau assister avec une sorte d'extase, parce que le soleil il s'est couché là-bas derrière les montagnes, à cette sorte de fin du monde en petit.

Alors il quitte son banc, il traverse la vieille cuisine qui garde encore l'odeur de la fabrication du matin, et il pénètre en sa chambre où il apprécie tant son lit qui est grand, en longueur il s'entend. Car lui aussi, il est grand. Il le sait quand il voit son ombre projetée contre la façade du chalet et que même celle-ci, elle l'impressionne !



Photo retrouvée peu après celle du haut. Tirée de : Les Alpes vaudoises, Marguerat, 1948, photo Emile Gos.